

Farac info



Fondée en 1910

Bulletin de liaison de la Farac (Fédération d'associations d'anciens combattants, d'amicales régimentaires et d'associations à caractère patriotique de Lyon et de sa région).

BULLETIN n° 549 • OCTOBRE 2023

ÉDITORIAL



En cette fin d'année, nous sommes déjà en octobre, le froid va succéder à la canicule continentale. Bien des surprises nous attendent, en France comme ailleurs. Devant des perspectives aux contours incertains, que faire ?

Un peuple n'est jamais autant en péril que lorsqu'il croit la paix définitivement acquise. Souvenons-nous. En 1991, nous devions tirer parti des « dividendes de la paix ». Ils finissent toujours en factures de guerre...

Se pose une nouvelle fois la question de la détermination politique. Certes, celle-ci résulte de nombreux facteurs complexes, mais elle est plus encore le fruit d'une volonté capable de résister aux tentations de la démagogie et de la facilité. Après les effets d'annonce d'un budget de guerre, un vent contraire semble souffler sur les dépenses de nos armées. À nos parlementaires, à nos élus d'être vigilants, sans concession, d'autant que nous sommes entrés dans une « zone de turbulence » en Europe et au Proche-Orient. Jugez-en : Ukraine, Kosovo, Haut-Karabagh, Liban, sans oublier la Lybie, la Syrie, le Sahel, le Yémen, l'Éthiopie, et maintenant l'inqualifiable agression du Hamas contre Israël, conflit qui est en passe de remettre en cause le fragile équilibre mondial, y compris au niveau des flux migratoires. Vite des munitions !



André Mudler
Président de la Farac

SOMMAIRE

P 02 « VARIAN FRY »

P 08 LA BATAILLE DE KOURSK (5 - 16 JUILLET 1943)

P 11 ATTENTAT DU DRAKKAR, 40 ANS DÉJÀ

P 14 NÉCROLOGIE

P 14 LA VIE DES ASSOCIATIONS

P 16 AGENDA

En avril 2023, une chaîne de télévision cryptée diffuse « TRANSATLANTIQUE », une série, en sept épisodes, retraçant la singulière présence, à Marseille, d'un journaliste américain, Varian Fry, d'août 1940 à septembre 1941. L'inattendu personnage est mandaté par une organisation caritative américaine pour exfiltrer vers les U.S.A. une intelligentsia juive allemande et européenne de l'Est, opposée à Hitler, et menacée de rétorsion par les nazis.



Varian Fry

Dans des conditions rocambolesques valant, à la fois, les meilleurs « coups » des officiers d'espionnage et les plus astucieuses « ficelles » de la contrebande, Varian Fry va provoquer, en 13 mois, « l'évasion », hors de France, de l'ordre de 1800 personnes se trouvant en déshérence dans le sud de la France, en danger

d'arrestation, de déportation, en danger de mort.

Le sujet méritant mieux qu'une vision télévisuelle romanesque, sa trame est reprise pour les lecteurs de *Farac Info*.

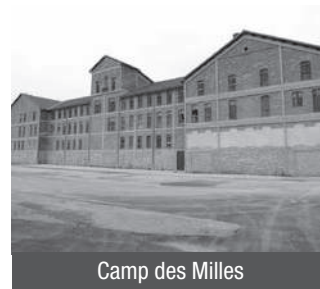
RAPPEL DE LA SITUATION

Depuis l'avènement du régime hitlérien (1933), l'annexion de l'Autriche (1938) et l'invasion de la Tchécoslovaquie (1939), la France « recueille » des ressortissants allemands et des pays occupés par le Troisième Reich : juifs, dissidents, intellectuels, déçus de leur nationalité, expulsés ou menacés de mort. Le terme « recueil » prévaut sur celui « d'accueil » car les « arrivants » sont souvent retenus dans des centres de transit surveillés. L'incertitude de ces réfugiés sur leur devenir en France devint angoisse à la signature, le 22 juin 1940, de la « Convention d'Armistice » qui fixe en son article 19 « *le gouvernement français est tenu, sur demande, de livrer tous les ressortissants allemands présents sur son territoire...* ». Il s'ensuivit un repli désordonné vers la « zone libre », et plus spécialement vers Marseille qui, représentait, dans les esprits tourmentés des exilés, en sursis de liberté et de vie, le port d'où ils pourraient s'échapper de la nasse.



La promulgation de la loi sur le « Statut des juifs », le 3 octobre 1940, accroît le mouvement. S'y ajoute la fébrilité due à la mise en œuvre, également en octobre

1940, de la directive du gouvernement de Vichy donnant droit aux préfets d'interner les étrangers dans des camps de regroupement. En zone sud seront notamment ouverts le camp de transit des Milles (13), le camp semi-répressif de Gurs (64), le camp répressif du Vernet (09)... En août 1940, le nombre des « regroupés » est estimé à 35 000. En avril 1941, il est évalué à 23 000 dont 13 350 juifs, après le passage d'une commission allemande en charge de l'application de « l'article 19 ».



Camp des Milles



Camp de Gurs

MARSEILLE EN 1940

Les péripéties de la guerre en Europe concentrent à Marseille les réfugiés de l'exode, les soldats de l'Armée d'Afrique en cours de démobilisation et de rapatriement, les exilés juifs et européens de l'Est (allemands, autrichiens, polonais, tchécoslovaques...), les routards révolutionnaires et anarchistes, les antifascistes espagnols et italiens, les intellectuels et les artistes surréalistes en rupture de société... Cet entrecroisement métamorphose Marseille en



Marseille ville refuge

« cour des miracles », en caravansérai, en laboratoire de mixité cosmopolite. Néanmoins, si la ville est en « surchauffe », elle n'en est pas pour autant en situation de chaos.

La vie pratique au quotidien s'est adaptée. Il s'est instauré une économie parallèle autour du réfugié, de la clandestinité de la « débrouille ». Les locaux y excellent. Confrontés à cette société touffue, bigarrée, changeante, en remue-ménage, les services de police zigzaguent avec habilité, entre zèle et

tolérance, réussissant à la fois à faire respecter les lois vichyssoises et à ignorer certaines anomalies de situation. En même temps prospère dans les « combines » à fric une faune interlope (escrocs, fabricants de faux papiers, trafiquants de devises, faux passeurs, indics, agents doubles, traîtres...). Et c'est aussi, en ce creuset, que Marseille devint le siège de la résistance avant la Résistance, avec les premières tentatives de structuration des mouvements de la zone Sud.

L'HUMANITAIRE AMÉRICAIN

Au moment de l'arrivée de Varian Fry (14 août 1940) gravitent déjà à Marseille plusieurs antennes de sociétés caritatives américaines de la mouvance de la Fondation Rockefeller. D'obédience juive pour la plupart, elles sont alignées sur la politique du Département d'Etat qui se fonde sur le principe d'une immigration contrôlée, restrictive, sélective, au cas par cas, et, sur le respect des lois du gouvernement de Vichy, afin de maintenir des relations diplomatiques de confiance avec le maréchal Pétain. Cette politique reflète l'opinion américaine qui, derrière le paravent de la philanthropie, cache un profond nationalisme et une tendance isolationniste pour protéger ses mœurs. Il en découle un concept primaire : l'immigré n'est admis que s'il enrichit le potentiel intellectuel de la Nation et qu'il affiche la volonté de se fondre dans la société américaine.

En 1940, c'est à partir de ce concept que les milieux universitaires, scientifiques, des arts, se mirent à dresser des listes des « cerveaux » européens récupérables. Jusque-là, le Département d'Etat n'avait autorisé que « l'American Federation of Labor » à entrevoir une telle récupération au profit de politiques sociaux-démocrates et de syndicalistes de premier plan allemands et européens. Cette association disposait de relais structurés au sein de la classe ouvrière juive et possédait une influence politique notable. En même temps que s'établirent « les listes », une nébuleuse d'associations et de comités *ad hoc* organisèrent des dîners de mécénat humanitaire pour réunir les fonds nécessaires au financement des voyages. C'est au cours de l'une de ces agapes qu'est créé, le 25 juin 1940, « l'Emergency Rescue Committee », avec pour ambition de mettre en œuvre une filière de solidarité légale, à partir de Marseille, au profit d'une élite sélectionnée. Varian Fry se porte volontaire pour en assurer le fonctionnement. Il a 32 ans.

QUI EST VARIAN FRY ?

Juif new-yorkais, diplômé de Harvard, journaliste en affaires internationales, Varian Fry est un quaker, humaniste, antifasciste, antinazi, apparenté à la gauche libérale.

Arrivée et premières démarches

Varian Fry arrive gare Saint-Charles à Marseille le 14 août 1940, nanti d'une liste de 200 noms et de 3 000 dollars. Après avoir été orienté par un « rabatteur » vers l'hôtel de Suisse, où sa chambre offre une vue imprenable sur la « pissotière » de la gare, il s'installe au Splendide Hôtel, boulevard d'Athènes. Il prend l'attache du représentant de l'*American Federation of Labor* qui l'initie aux subtilités du métier et se présente au consulat américain pour justifier sa présence et expliquer sa mission.



L'itinéraire de Varian FRY

En peu de jours, Varian Fry mesure :

- que l'Amérique n'a pas pris conscience de la dimension de la guerre européenne et des intentions finales de Hitler et des nazis ;
- qu'il y a obligation et urgence à faire partir le plus grand nombre de menacés en leur vie, juifs et autres ;
- que le carcan administratif et bureaucratique, français et américain, s'oppose à l'immédiateté des dispositions à prendre.

Avec une hardiesse désarmante, il va alors transgresser l'enveloppe de sa mission, s'affranchir des règles légales, recourir à des méthodes et à des moyens « hors la loi », œuvrer à contre-courant de la politique américaine. Cet engagement « révolutionnaire » lui vaut, dès le début de 1941, le désaccord de son comité, la suspicion de la police française et le désaveu formel du consul américain qui réclame avec insistance son rappel. Varian Fry ne rectifie pas la trajectoire jusqu'à ce que son passeport soit confisqué. Le 29 août 1941, l'autorité régionale de la police française lui notifie, sur instruction du gouvernement de Vichy, un « ordre de refoulement » en qualité « d'étranger indésirable ». Reconduit sous escorte à la frontière espagnole, il quitte le territoire français à Cerbère le 4 septembre 1941. En 1942, lorsqu'il relate son action, il déclare « *j'ai vécu une aventure* ».

L'AVENTURE DE VARIAN FRY À MARSEILLE

Lorsqu'il part de New York pour Marseille, Varian Fry estime pouvoir accomplir sa mission en cinq ou six semaines. En théorie, il juge, en effet, le travail qui l'attend assez simple : identifier, localiser, contacter les sommités figurant sur sa liste, apprécier leur situation, les secourir financièrement s'il le faut, organiser les départs pour ceux qui opteront pour l'exil. Arrivé à Marseille, il constate que les problèmes à résoudre

sont nettement plus complexes qu'il ne l'avait imaginé.

Ce que Varian FRY découvre

Tout d'abord, un « conglomérat » de réfugiés juifs, d'hommes politiques, d'intellectuels arrivés à Marseille au terme d'une errance à la trajectoire hasardeuse, traumatisés, empreints de la hantise d'être repris par la Gestapo et ses sicaires de la police française. Fragilisés physiquement et moralement, ils oscillent entre l'abattement et l'hystérie, porteurs ou victimes des rumeurs les plus extravagantes.

Ensuite, que les candidats à l'exil sont démunis, en tout ou partie, des documents officiels exigés, passeports, cartes nationales d'identité en cours de validité, visas transfrontaliers (« Sortie de France », « Transit Espagne ou Portugal », « entrée aux USA »).

Enfin, c'est le manque de ces « sésames » qui conduiront Varian Fry à trouver des « succédanés », sachant qu'il ne pourra pas agir en symbiose avec le consulat américain.

Les réactions de Varian FRY

Pour faire face à ce constat, Varian Fry s'organise.

- au plan matériel : la nouvelle s'étant répandue parmi les cercles de réfugiés de l'arrivée d'un New-Yorkais entreprenant, ils affluent au Splendide Hôtel. Afin de pouvoir les accueillir, Varian Fry transfère son « QG » de sa chambre d'hôtel vers des locaux commerciaux en centre-ville. Il s'entoure également d'une équipe hétérogène pour le seconder. A l'automne 1940, il louera en banlieue la villa « Air-Bel » pour ne plus être corvéable 24 heures sur 24 et pour y résider.



Villa Air-Bel

- au plan juridique : pour masquer le « volet clandestin » de son activité, Varian Fry s'assure une couverture juridique en sollicitant auprès de la préfecture l'autorisation de déposer les statuts d'un « Centre américain de secours » (C.A.S.), ayant pour raison sociale l'assistance aux réfugiés. Il l'obtient, sous réserve formelle du respect des lois du gouvernement de Vichy. Il requiert également le concours d'un avocat socialiste, Gaston Defferre, qui jouera un rôle précieux de « facilitateur ».

L'action opérationnelle de Varian FRY

- Les visas

Pour le candidat au départ, l'obtention des divers visas s'apparente à un steppes-chase aux oxers

impressionnants. Un professeur en Sorbonne en « panne » à Marseille s'exclamera « *si Christophe Colomb avait dû se procurer autant de papiers, il aurait certainement renoncé à découvrir l'Amérique !* ». Le visa « d'entrée » aux USA exige de longs délais de procédure. La délivrance du visa « sortie de France » est suspendue par le gouvernement de Vichy pendant tout le second trimestre 1940. Les visas de transit (Espagne – Portugal) dépendent de l'obtention préalable du visa « sortie de France » et de celui « d'entrée aux USA ». Le cumul de ces formalités à satisfaire a quasiment « gelé » les départs légaux plusieurs mois en 1940.

Confronté à ces obstructions administratives, Varian Fry va faire preuve d'inventivité, de rouerie et de pugnacité. Pour les visas américains, il va court-circuiter son consulat en télégraphiant chaque soir à son comité de New York les noms des candidats au voyage afin que celui-ci use de son influence auprès du Département d'Etat pour activer le processus d'octroi.

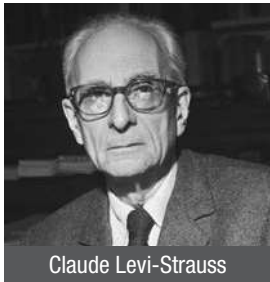
Pour les visas « sortie de France », il en obtient de complaisance auprès de consulats compréhensifs (belge, chinois, lituanien, polonais, thaïlandais,...) qu'il démarche tant à Marseille qu'à Aix-en-Provence, Montauban, Perpignan, Toulouse. Le consul tchèque de Marseille, profondément antinazi, ira jusqu'à faire imprimer une série de vrais-faux passeports qu'il remet vierges à Varian Fry. Pour compléter ces fournitures, il s'approvisionne au prix fort auprès de faussaires professionnels du milieu corse marseillais, acquiert un lot de cartes d'identité de contrefaçon et un paquet « d'ordres de démobilisation » en blanc auprès d'un officiel vénal, ce qui lui permettra « d'expédier » quelques « clients » vers Alger, Oran et Casablanca...

- Les voyages

Une fois l'ardue question des titres transfrontaliers résolue, l'organisation des voyages peut s'entrevoir par voie maritime ou par voie ferroviaire.

Voie maritime : jusqu'au début de 1941, quitter Marseille par bateau relève de la gageure. En dehors des bâtiments réquisitionnés, tous les mouvements d'embarcations, toutes catégories confondues, sont étroitement contrôlés par l'autorité maritime. A partir de janvier 1941, le gouvernement de Vichy ayant déverrouillé la délivrance des visas pour des raisons qui exigeraient une analyse particulière hors de ce propos, trois à quatre transatlantiques par semaine desservent la Martinique. Varian Fry arrive toujours à glisser quelques « irréguliers », dont le coût de la traversée est le plus souvent assumé par le mécénat américain, parmi les passagers légaux. L'anthropologue Claude Lévi-Strauss a rapporté sa

traversée du 25 mars 1941 à bord du « *Capitaine Paul Lemerle* » : « *Après un embarquement sous les quolibets de gardes mobiles casqués qui traitent les « partants » de racaille, 150 voyageurs s'entassent sur le petit vapeur qui ne dispose que de deux cabines (7 couchettes)* ». Il relate également l'arrivée en Martinique où les officiels pétainistes, effarés par le débarquement d'une « cargaison » de juifs, d'étrangers, d'anarchistes et d'artistes surréalistes, les parquèrent hors de Fort de France, en résidences surveillées.



Claude Lévi-Strauss

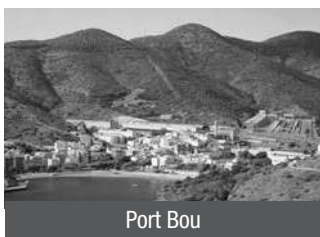


Capitaine Paul Lemerle

Voie ferroviaire : jusqu'au printemps 1941, la voie ferroviaire fut donc l'unique moyen à la disposition de Varian Fry pour organiser « la fuite » de ses protégés. Ensuite, elle resta la principale. La destination des voyageurs est Lisbonne, où un représentant de la Fondation Rockefeller les réceptionne et traite le volet transatlantique. Le parcours se divise en trois étapes : Marseille - Barcelone via Cerbère et Port-Bou, Barcelone - Madrid, Madrid - Lisbonne. Chaque tronçon est encadré par un passeur choisi par Varian Fry, à même de faire face aux incidents fortuits. Néanmoins, le voyage demeure intranquille. Dès les quais de la gare Saint-Charles, un contrôle inopiné



Carte frontalière



Port Bou

de police peut toujours survenir avant l'accès au train. Dans ce cas il y a une échappatoire. Il suffit d'entrer dans le buffet de la gare, d'emprunter l'accès de service de l'hôtel Terminus pour se retrouver dans la rue. Ensuite, il y a la problématique du contrôle au poste frontière de Cerbère. Varian Fry sait que les préposés sont en possession de la « liste noire », établie par la Gestapo, des personnes à arrêter

implacablement. Lorsqu'il a le sentiment que ses « clients » y sont inscrits, il leur fait « shunter » le poste français et franchir la frontière à pied par des sentiers de montagne dont le tracé figure sur un plan, la route « F », qu'il leur remet. Il arrive que les fugitifs soient interceptés par une patrouille de gardes-frontières

français qui, généralement, moyennant un « don », laissent poursuivre les « randonneurs », et, parfois, selon la générosité montrée ; leur indiquent la piste la plus praticable pour atteindre l'Espagne.

Afin de multiplier les franchissements de la frontière à pied, Varian Fry a imaginé une variante à partir de Banyuls, avec la complicité du couple Lisa et Hans FITTKO⁽¹⁾, tous deux en lutte contre le régime nazi, elle, juive, militante socialiste originaire de l'ancienne Autriche-Hongrie, lui, journaliste berlinois réfugié à Prague. Celui-ci, sous le couvert d'être néo-viticulteur, achemine les clandestins comme s'il s'agissait de saisonniers (100 passés en six mois).



Lisa et Hans Fittko

Après, il y a l'épreuve de la frontière espagnole à Port-Bou où, selon le degré de pactisation hispano-allemande, la *Guardia Civil* peut « chipoter » l'apposition du cachet « *Entrada* ». Ainsi, le philosophe allemand Walter Benjamin, retenu toute une nuit, s'affole, et, en sa hantise d'être livré aux nazis, se suicide.

Enfin, durant la traversée de l'Espagne, l'hypothèse d'une intervention de la « *Seguridad* » ne peut être exclue. C'est tragique pour les malchanceux qui, après un séjour dans les geôles madrilènes, sont remis à la Gestapo.

Le volet financier : Varian Fry épuise rapidement son pécule initial de 3 000 dollars en aides financières, acquisitions de faux, en bakchichs, frais de voyage et pertes pour excès de confiance. Comme il doit justifier auprès de son Comité à New-York l'emploi licite de ces fonds pour percevoir de nouvelles disponibilités, et pour être en mesure, le cas échéant, de répondre à des contrôles fiscaux, il fait tenir par le comptable de son équipe une comptabilité en trompe l'œil à partir de justificatifs maquillés. De même, il recourt à des circuits parallèles de transfert de devises pour bénéficier des meilleurs taux de change et opérer des mouvements financiers occultes. Comme pour les faux papiers, Varian Fry n'éprouve aucune répugnance à tricher. La cause vaut toutes les entorses à la loi.

LA VILLA « AIR-BEL »

Elle est inséparable de l'aventure de Varian Fry à Marseille. Louée à un vieux docteur, la villa « Air-Bel » est un peu à l'abandon, sans téléphone ni chauffage, mais avec vue sur la Méditerranée. Elle répond au besoin de Varian Fry de décompresser et de se régénérer. Il y réside. De même y vivent ses proches

⁽¹⁾ *Le Chemin Walter Benjamin : souvenirs 1940 - 1941, Lisa FITTKO, Le Seuil, septembre 2020.*

collaborateurs, André Breton et Victor Serge (de son vrai nom Viktor Lvovitch Kibaltchiche, un anarchiste soviétique). Occasionnellement y séjournent Peggy Guggenheim, galériste et mécène, qui règlera le coût de nombreuses traversées, Mary Jayne Gold, jeune excentrique et richissime américaine à la générosité abondante⁽²⁾, Consuelo Succin, l'épouse de Saint-Exupéry, et d'autres...



André Breton,
le père du surréalisme



Consuelo Succin et
Antoine de Saint-Exupéry



René Char

La villa sera rebaptisée « Esper-Visa » par ceux qui la fréquenteront et en feront un phalanstère avant-gardiste politique et artistique, un atelier surréaliste, un boulevard Saint-Germain délocalisé. Le dimanche après-midi viennent en visite René Char, Max Ernst, André Masson, Benjamin Péret...



Peggy Guggenheim

André Breton organise des jeux, des concours d'œuvres en papier collé... Si les en-cas sont frugaux, rationnement oblige, en revanche les libations en grands crus sont généreuses... les chants s'ensuivent fort avant dans la nuit.

LE PALMARÈS DE VARIAN FRY

Lorsque intervint son expulsion de France, le 4 septembre 1941, Varian Fry interrompt une époustouflante mission humanitaire. En treize mois, il a réussi l'exploit de soustraire aux représailles nazies et françaises plus de 1800 personnes poursuivies pour leur confession, leur opinion politique, l'exercice de leur art, juifs, déçus de la nationalité allemande, apatrides, antinazis, trotskistes, anarchistes, républicains espagnols, antifascistes italiens, artistes dadaïstes et surréalistes, écrivains, intellectuels... inscrits sur la « liste noire » qu'il arrive à se procurer en « indemnisant » grassement un fonctionnaire de la préfecture de Paris.

Le remarquable de ce palmarès tient à ce que Varian Fry l'a bâti seul, en Don Quichotte moderne, en « hors-la-loi avec le courage de faire fi des mises en garde, des rappels à l'ordre, des intimidations, des menaces...

Il n'existe pas de liste exhaustive des « voyageurs » de Varian Fry, arrivés sains et saufs aux USA. Seuls

⁽²⁾ *Marseille année 40. Mary Jayne Gold, éditions Phébus, 2001.*

quelques noms emblématiques ont été retenus par les chroniqueurs, mais ils suffisent à marquer la portée de l'opération de « sauvetage » du « condottière. Aux résidents et visiteurs de la villa « Air-Bel » déjà cités, André Breton, Victor Serge, Claude Levi-Strauss, André Masson, Max Ernst, il est possible d'y adjoindre, sans préférence particulière, Hannah Arendt (internée à Gurs sous l'étiquette « étrangère ennemie »), Hans Arp (peintre, sculpteur et poète alsacien), Marc Chagall (peintre et graveur), Marcel Duchamp (peintre et homme de lettres), Lion Feuchtwanger (romancier allemand dont le héros « Le Juif Süß » servit d'outrancière caricature aux nazis), Otto Meyerhof (physiologiste allemand Prix Nobel), Guiseppe Modigliani (chef du parti socialiste italien, frère du peintre), Golo Mann (fils de l'écrivain Thomas Mann)...



Hannah Arendt



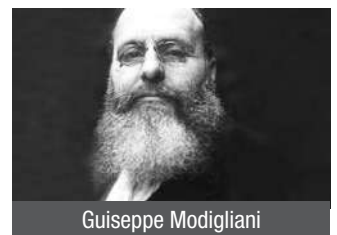
Marc Chagall
le peintre de la surréalité



Otto Meyerhof,
prix Nobel de médecine



Lion Feuchtwanger



Guiseppe Modigliani

Il convient, évidemment, de mentionner aussi les 125 officiers et soldats anglais de la « British Expeditionary Force (BEF), « coincée » en France après la déclaration de l'Armistice, qui seront exfiltrés vers Gibraltar via Lisbonne, après un accord improbable entre Varian Fry et l'ambassadeur du Royaume-Uni à Madrid, Sir Samuel Hoare, qui a mis « au pot » 10 000 dollars en Livres sterling.



Sir Samuel Hoare

QUELLES TRACES DE L'AVENTURE DE VARIAN FRY ?

Aux USA

A son retour à New-York, l'automne 1941, Varian Fry est accueilli avec défiance. Considéré comme « politiquement incorrect », il est tenu à l'écart. Il divorce. Cet ostracisme ne modifie ni son mode de pensée, ni sa trajectoire d'esprit. Il demeure tourmenté par ceux qu'il a laissés à quai avec la préscience que le pire de la guerre raciale conduite par les nazis est à venir. Il l'exprime le 21 décembre 1942 en publiant un véhément article prémonitoire « Le massacre des Juifs ». Egalement en 1942, il éprouve l'exigence morale de raconter son histoire « ... *Je crois que je la dois... si je pouvais la faire comprendre, ne serait-ce qu'à un petit nombre d'Américains, j'aurais accompli un devoir vis-à-vis de mes amis en Europe...* ».

En 1945, à la publication de « *Surrender on demand* » (La liste noire), son ouvrage n'obtint même pas un succès d'estime. L'Amérique est toute à la Victoire. Elle est sourde à une quelconque critique sur sa prudence initiale à entrer dans la guerre. La traversée du désert de Varian Fry durera jusqu'aux années 1960, où une société caritative fera à nouveau appel à son expérience. Il décède le 13 septembre 1967, à l'âge de 59 ans.

Surprise, en 1993 il fait l'objet d'une récupération par la mémoire américaine à l'occasion de l'inauguration du Mémorial national de l'Holocauste à Washington. Son action devient paradigmatique, reconstruite autour du sauvetage de l'élite de la culture européenne en 1940/1941.

En Israël

Varian Fry y dispose d'une aura prestigieuse. Il est le seul Américain à avoir été reconnu « Juste devant les Nations » (1996). Il est citoyen d'honneur d'Israël (1998).

En France

Le 12 avril 1967, il est nommé chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur par le général de Gaulle. Il faut y voir sans doute l'influence d'André Malraux qui avait bénéficié des filières de Varian Fry pour encaisser ses droits d'auteur des ventes de son roman « L'Espoir » aux Etats-Unis et, pour mettre à l'abri à New-York les bobines de son film « *Espoir, sierra de Teruel* » (1945).



A Marseille, à l'initiative du consul général des Etats-Unis en poste en 2000, la place sise devant le consulat porte le nom de VARIAN FRY, avec

un buste signé Bernard Brandi.

Une plaque lui rend également hommage au musée de la Résistance de la ville. Plusieurs événements culturels lui ont été consacrés. En 1986, une exposition à Marseille et à Aix-en-Provence. En 1999, sous la présidence de Edmonde Charles-Roux, un colloque intitulé « Un Américain au service de la liberté ». En 1999 encore, des expositions à Marseille et à Aix-en-Provence autour des œuvres créées par les artistes fréquentant la ville « Air-Bel ». En 2007, une exposition à Paris sur le même thème, à l'occasion du centenaire de la naissance de Varian Fry. Il est à remarquer que ces artistes (Chagall, Breton, Ernst, Duchamp, Masson...), s'ils évoquent leur séjour à New-York, restèrent étrangement discrets, voire muets, sur celui qui organisa leur fuite et sur les conditions dans lesquelles elle s'effectua. Il est vrai qu'à la fin de la guerre, les règlements de compte furent sévères entre ceux qui étaient restés, ceux qui étaient partis, ceux qui s'étaient abstenus de créer, ceux qui avaient poursuivi leur activité avec l'aval de l'occupant... mais il s'agit d'un autre débat.

EN GUISE DE FINAL

... un trait de littérature surréaliste de Hans Arp, peintre, sculpteur et poète

« ... *un marteau va à la rivière pour pêcher des clous. Il pêche, il pêche, mais n'attrape pas de clous. Il pêche des clous avec des cornes de souris, mieux vaudrait les pêcher avec des pince-nez de sang ou avec des géants nus ...* »



Jean Laroche
Septembre 2023

Sources

- *Varian FRY, La liste noire, Plon 1999.*
- *Emmanuelle LOYER, Paris à New-York, intellectuels et artistes en exil 1940 - 1947, Grasset 2005*
- *Curtis CATE, Malraux, Flammarion 1994*
- *Gaëtan PICON, Journal du surréalisme, Skira 1976*
- *Articles de presse 1999 - 2020 (Le Monde, Le Figaro, Le Journal du Dimanche).*

LA BATAILLE DE KOURSK (5 - 16 JUILLET 1943)

La bataille de Kursk, fut l'une des batailles décisives de la Seconde Guerre mondiale. Elle reste dans les mémoires comme le plus grand affrontement de blindés de l'histoire des guerres. Bien qu'à l'origine prévue comme une offensive allemande, la défense soviétique et le succès de la contre-offensive qui s'ensuivit l'ont transformée en une victoire soviétique. La bataille a joué un rôle majeur dans la propagande soviétique, qui a fortement exagéré l'issue de la bataille.

SITUATION

L'armée allemande s'appuyait sur des forces blindées importantes afin de percer les lignes russes à la vitesse de l'éclair, technique connue sous le nom de *Blitzkrieg*. Elle n'était en mesure d'assurer cette offensive qu'en été, lorsque la chaleur continentale avait suffisamment asséché les terres pour permettre aux chars d'assaut de rouler à pleine vitesse. Le front de l'Est avait donc évolué en une série d'avances allemandes durant l'été, suivies par des contre-attaques russes durant l'hiver.

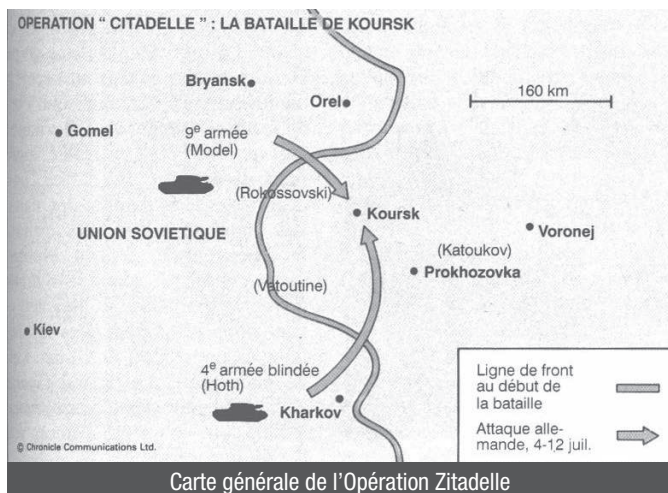
Plans allemands

En février et mars 1943, le maréchal Erich von Manstein avait achevé une brillante offensive durant la deuxième bataille de Kharkov, avec comme résultat une ligne de front allant de Leningrad au nord à Rostov au sud. Au centre se trouvait un profond saillant de 150 km de largeur et de 120 à 130 km de profondeur.



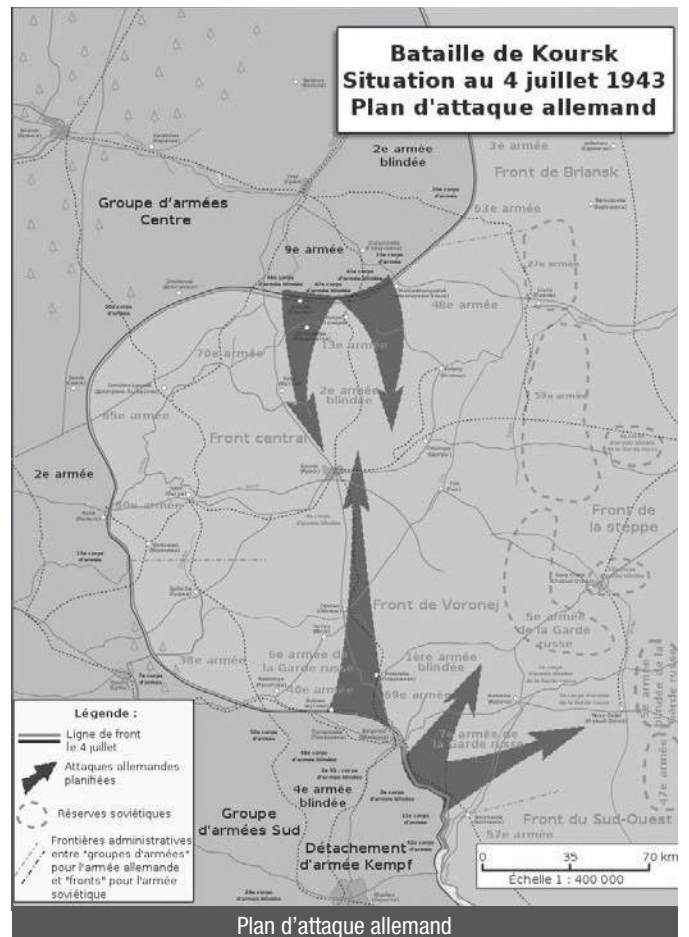
Erich von Manstein

Manstein insista pour une nouvelle offensive basée sur les mêmes principes à succès qu'il venait de suivre à Kharkov quand il avait encerclé l'offensive



soviétique trop avancée. Son objectif : piéger la totalité de l'aile sud de l'Armée rouge contre la mer d'Azov. Mais l'état-major de l'armée de terre n'approuva pas ce plan pour se concentrer sur le saillant avec comme abcès de fixation la ville d'Orel au nord et les villes de Bielgorod et de Kharkov au sud. Cette offensive allait mettre en jeu la 9^e armée de Model depuis le nord, et l'aile nord du groupe d'armées Sud, l'ensemble, aux ordres du maréchal von Manstein. Objectif : prendre le saillant en tenaille, avec la perspective de capturer presque un cinquième de l'Armée Rouge, de réduire la ligne de front et d'occuper la ville de Kursk, hautement stratégique pour son nœud ferroviaire.

En mars, les plans étaient prêts. L'opération Zitadelle devait comporter trois phases dont les deux premières étaient planifiées dans le détail : la rupture du front devait être réalisée en trois jours, la jonction entre les



armées venues du front nord et celles du sud en pas plus d'une semaine. Seule la durée de la réduction du saillant n'était pas estimée.

Pour donner plus de temps à la livraison des nouvelles armes depuis l'Allemagne, en particulier les nouveaux chars *Panther*, l'offensive, d'abord prévue pour le 4 mai, fut retardée au 12 juin, puis finalement lancée le 4 juillet.



Char Panther V

Les Allemands mirent en ligne 200 de leur nouveau char Panther V, 89 chasseurs de chars (Panzerjäger I), le modèle le plus récent



Heinz Guderian



Tiger I (Panther VI)



Chars Panther IV en concentration devant le saillant de Koursk

du Panzer IV, et tous leurs avions d'attaque au sol Henschel Hs 129. Au total 2 700 blindés, 10 000 canons, 1 800 avions et 900 000 hommes. Ce fut la plus grande concentration de puissance militaire allemande jamais réalisée.

Mais le point d'attaque étant grandement prévisible, plusieurs généraux allemands soulevèrent la question, en particulier le général Guderian, inspecteur de l'arme blindée, qui demanda à Hitler : « *Est-il nécessaire d'attaquer Koursk cette année ? Pensez-vous seulement que quelqu'un sait où se trouve Koursk ?* »...

Pourtant bien avertis des défenses soviétiques, les Allemands ne changèrent cependant pas d'objectif. Les raisons de leur obstination demeurent un mystère.

Plans soviétiques

Toutes les précédentes attaques allemandes avaient laissé les Soviétiques deviner d'où elles pourraient venir. Informés des plans allemands par un réseau d'espions en Suisse, et par les Anglais qui étaient parvenus à déchiffrer les messages secrets

allemands, les Russes avaient aussitôt mis le saillant en état de défense, en y aménageant six lignes de fortifications de campagne, précédées aussi souvent que possible de fossés antichars. Les défenseurs de cette « hernie » grande comme quatre départements français disposaient d'une artillerie puissante, fortement dotée en armes anti-aériennes et antichars. Mais curieusement, ce saillant ne constituait pas un ensemble tactique unifié, car partagé entre deux fronts, celui du nord et celui du sud.



Gueorgui Joukov

Staline voulait frapper le premier mais le quartier général soviétique presque unanime, en particulier le général Joukov, était d'avis d'attendre que les Allemands s'épuisent eux-mêmes dans leur attaque afin de détruire leur masse de manœuvre déployée à Koursk.

Le délai allemand pour lancer leur offensive donna aux Soviétiques quatre mois pour se préparer et chaque jour qui passait faisait du saillant l'un des endroits les mieux défendus du monde. L'Armée rouge disposa plus de 400 000 mines et creusa environ 5 000 km de tranchées en huit lignes de défense, d'une profondeur parfois de plus de 200 km ! De plus, ils regroupèrent une énorme armée de 1 300 000 hommes, 3 600 blindés, 20 000 pièces d'artillerie et 2 400 avions.

OPERATION ZITADELLE

Dans le nord du saillant, les préliminaires des combats commencèrent dans l'après-midi du 5 juillet. Les Stukas bombardèrent un espace de 3 km durant une courte période de 10 minutes, pendant que l'artillerie effectuait un tir de barrage. Le IIIe corps de Panzer avança vers les positions soviétiques autour de Savidovka. En même temps le régiment de Panzergrenadiers « Grossdeutschland » attaqua Butovo sous une pluie torrentielle. Devant la forte résistance soviétique, les Allemands ne sécurisèrent leurs objectifs que vers minuit.

Au même moment, dans le sud, le IIe SS Panzerkorps lança ses attaques préliminaires et rencontra lui aussi une forte résistance qui nécessita l'intervention des troupes d'assaut équipées de lance-flammes pour « nettoyer » les

bunkers et les avant-postes. A 22h30, le maréchal Joukov, informé du début de l'offensive par des prisonniers allemands, décida de répliquer par un bombardement d'artillerie qui ralentit fortement l'avance allemande.

La vraie bataille débuta le lendemain. Les Soviétiques, maintenant avertis de l'heure précise de l'offensive allemande, déclenchèrent un barrage massif d'artillerie 10 minutes avant l'heure dite. Barrage qui fut bientôt suivi d'une attaque des bases de proximité de la Luftwaffe par l'armée de l'Air soviétique afin d'éliminer le support aérien local dans la première heure de la bataille. Les quelques heures suivantes furent probablement le plus grand combat aérien de l'Histoire. La Luftwaffe se défendit avec succès et perdit très peu de son pouvoir de combat, mais à partir de ce moment sa maîtrise du ciel fut fortement contestée.

Dans le nord, la 9^e armée de Model se trouva presque incapable de bouger. Dès les premières minutes de l'offensive, elle fut prise dans un gigantesque champ de mines, eut besoin du soutien de sapeurs et dut se dégager sous le feu de l'artillerie. Après une semaine, les Allemands avaient progressé de seulement 16 km.

Au sud, les circonstances étaient beaucoup plus favorables aux Allemands. Le front soviétique qui leur faisait face était moins puissant du fait d'une erreur d'appréciation de l'état-major russe. Les blindés allemands ouvrirent une brèche de plus de 30 km, presque un succès ! Le 9 juillet, les Allemands tentèrent d'investir Kursk par le sud. Ce fut le moment choisi par le commandement soviétique pour engager sa masse blindée avec des chars T34 très maniables, ce qui donna lieu à la plus grande bataille de chars de la guerre, demeurée dans la mémoire collective sous le nom de « bataille de Prokhorovka ».



Char russe T 34

La bataille de Prokhorovka

Le 12 juillet, au paroxysme de la bataille, sur une zone d'engagement très restreinte, 1 500 blindés de part et d'autre, appuyés par de l'artillerie et l'aviation s'affrontèrent dans une multitude de combats décentralisés, au niveau des petites unités, souvent impossibles à coordonner. Les tankistes soviétiques firent le choix d'engager les chars allemands à une portée inférieure à leur hausse de combat, ce qui fit que les Allemands perdirent l'avantage que leur procurait la portée des canons des « Tigre » et des « Panther ». Privés de pouvoir jouer de leur supériorité qualitative, les Allemands se trouvèrent ainsi soumis à la supériorité quantitative russe. Au soir du 12 juillet, les pertes allemandes et soviétiques se montèrent à environ 300 chars pour chaque camp.

Bien qu'ayant engagé le meilleur de ses forces disponibles, la Wehrmacht se heurta à une défense soviétique solide, bien organisée, qu'elle ne parvint pas à percer. L'Armée rouge, malgré des pertes beaucoup plus importantes, disposait de réserves stratégiques qui lui ont permis, le 3 août, de lancer deux contre-offensives de part et d'autre du saillant de Kursk, rejetant la Wehrmacht sur ses lignes de départ et libérant les villes de Orel le 5 août et Kharkov, en Ukraine, le 11 août, ville que Hitler voulait défendre à tout prix...

BILAN

Les pertes furent énormes. Du côté soviétique, plus de 250 000 tués et 600 000 blessés. Les Allemands perdirent 500 000 hommes (tués + blessés) et 980 chars. L'Armée rouge perdit beaucoup de blindés (2500 ?) mais put s'en remettre grâce à sa production industrielle et son économie de guerre.

Les armées du Troisième Reich n'arriveront jamais à retrouver l'initiative sur le front russe. Tournant majeur, la bataille de Kursk marqua la fin du potentiel offensif allemand et ouvrit la voie à la libération de Kiev, puis aux grandes offensives soviétiques de 1944 et 1945. Pour la première fois, les Soviétiques avaient pu avancer durant les mois d'été, renforçant grandement le moral de l'Armée rouge.

André Mudler

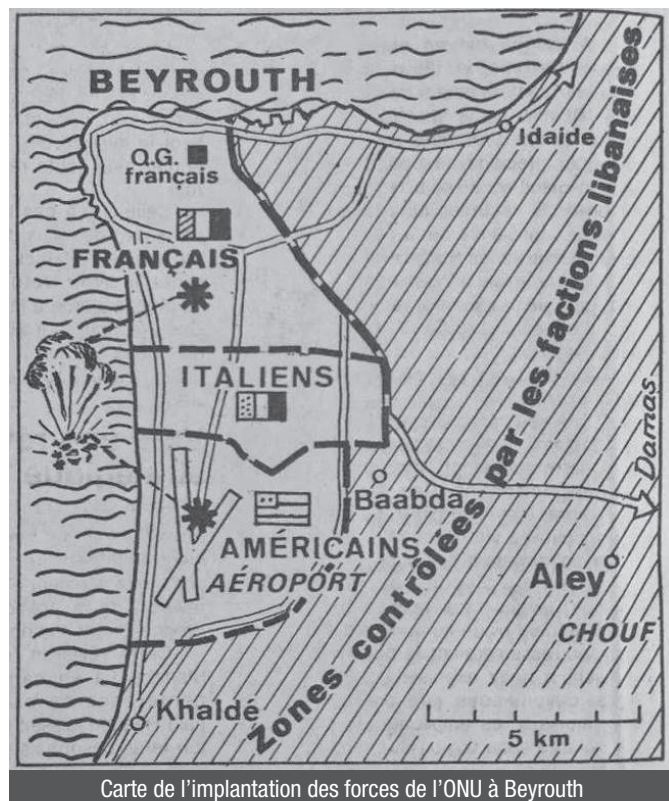
Sources :

- *www.secondeguerre.net, Kursk, le deuxième échec allemand*
- *La Voix du Combattant n° 1886 - Juin/Juillet 2023*
- *Revue de la Défense nationale n° 66 - janvier 1950*

ATTENTAT DU DRAKKAR, 40 ANS DÉJÀ

LE CONTEXTE

Le 20 septembre 1982, sous l'égide de l'ONU, est créé, à la demande des autorités libanaises, la « FORCE MULTINATIONALE DE SECURITE A BEYROUTH » (FMSB). Sa mission : aider l'armée libanaise à restaurer l'autorité du gouvernement et assurer la protection de la population de Beyrouth et de ses alentours. Composée de 6 000 hommes, Américains, Italiens, Français et Britanniques, la FMSB est déployée dans tout Beyrouth. Les militaires français relevés tous les quatre mois, sont répartis dans 35 postes dont un bâtiment, jamais achevé, qui a servi de tour de guet aux moments chauds du conflit palestino-israélien de 1982. Il est situé dans le quartier *Ramlet El Baida* peuplé par des Chiïtes et des Druzes majoritairement hostiles à la présence militaire française au Liban. Haut de neuf étages, le poste DRAKKAR est occupé par 96 parachutistes du 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes (1^{er} RCP)



et du 9^e RCP, volontaires pour servir au Liban.

LA TRAGÉDIE

Le 22 octobre 1983, vers 22 heures, le capitaine Jacky Thomas, commandant la 3^e compagnie du 1^{er} RCP, apprenant que le poste voisin ESCORTEUR,

situé à 500 mètres à vol d'oiseau du DRAKKAR, avait reçu des menaces, en informe ses chefs de section et décide de mettre le poste en état d'alerte. Les paras dorment en tenue de combat, à portée de leur arme.

La nuit du 22 au 23 octobre est pourtant relativement calme. Réveil 6h00. Il n'y a aucun bruit dans le quartier, pas de Libanais aux fenêtres, ni dans les rues. A 6h18, une énorme explosion, provenant de la direction de l'aéroport international tenu par les Américains, retentit. Un camion Mercedes bourré d'explosifs, piloté par un kamikaze iranien, vient de foncer sur le QG du 1^{er} bataillon du 8^e régiment de Marines, un vaste bâtiment de quatre étages baptisé « *Beyrouth Hilton* », causant la mort de 241 Marines sur le point de rejoindre les Caraïbes et l'île de la Grenade. Aussitôt le capitaine Thomas donne l'ordre de se rendre aux postes de combat.

A peine deux minutes plus tard, un véhicule non identifié, franchit les chicanes du poste et explose à l'entrée du garage situé au sous-sol de l'immeuble.



Le bâtiment est arraché de ses fondations, ses étages s'effondrent comme un château de cartes. Le DRAKKAR n'est plus qu'un amoncellement de ruines de plus de cinq mètres de hauteur. Retrouver un survivant dans cet enchevêtrement de ferrailles tient du miracle !

Le bilan est terrible. Malgré l'intervention rapide des sapeurs du 17^e régiment du génie parachutiste (17^e RGP) et de nombreux éléments du détachement français commandé par le général Cann, 58 parachutistes trouvent la mort, 55 du 1^{er} RCP et 3 du 9^e RCP tandis que 41 sont extirpés des gravats, dont 15 blessés.

L'un d'eux, Eric M., dont on voit la main émerger des décombres, fait partie aujourd'hui du personnel du Mémorial national de la prison de Montluc.



La main d'Eric Mohamed, un des 15 blessés

Les dépouilles de chacune des victimes sont prises en charge par la prévôté qui s'assure de l'identification et de la mise en bière des corps avant leur transfert à la Résidence des Pins, siège de l'ambassade de France à Beyrouth.

L'HOMMAGE DE LA NATION

Parti dans la nuit du 23 au 24 octobre, le Président de la République arrive à Beyrouth à 8 heures du matin. Il s'agit de la première visite d'un chef de l'Etat français au Liban depuis l'indépendance du pays en 1943. Après s'être recueilli devant les corps des parachutistes dans la chapelle ardente dressée dans l'ambassade, François Mitterrand reçoit le président libanais Amine Gemayel, puis se rend sur les lieux de l'attentat du Drakkar, à la rencontre des survivants.

Les cercueils, scellés à Beyrouth, sont convoyés à Evreux et confiés à la garde de la base aérienne 105.

Quelques jours plus tard, le 2 novembre, un hommage national aux 58 victimes de l'attentat



La cérémonie aux Invalides

est rendu dans la cour des Invalides, en présence du Président de la République, de l'ensemble du gouvernement et des familles.

LES REPRÉSAILLES OFFICIELLES

Si les attaques terroristes du 23 octobre 1983, revendiquées par le Jihad islamique (Chiites pro-iraniens), conduisent au départ prématuré du contingent français de l'ONU le 31 mars 1984, elles ne sont pas pour autant restées impunies. Le Président de la République ordonne des frappes militaires ciblées contre des bases des milices pro-iraniennes dans la plaine de la Bekaa, à la frontière sud du pays. Le 17 novembre 1983, à 15h30, huit Super Etendard décollent du porte-avion Clémenceau et bombardent la caserne Cheikh Abdallah au sud de Baalbek.

Une seconde action de représailles, nom de code « Santé » est confiée, elle, au service action de la DGSE, dans le but de faire passer un message explicite aux Iraniens. Il s'agit d'un attentat à la voiture piégée visant l'ambassade d'Iran à Beyrouth. Une jeep bourrée de 500 kg d'explosifs est garée devant le mur de l'ambassade. L'agent chargé de conduire le véhicule se trompe malheureusement dans la mise en œuvre du retardateur de la charge explosive. Un fiasco. La jeep est découverte par le service de sécurité de l'ambassade. Le message n'en est pas moins reçu fort et clair par les Iraniens.

DES ZONES D'OMBRE

Si le déroulement de l'attentat contre les Américains est bien établi, et le nom du kamikaze connu, Ismail Ascari, celui contre les Français reste sujet à une autre interprétation : l'immeuble aurait été miné par les services secrets syriens, précédents occupants de l'immeuble ! En effet, aucune trace du véhicule piégé n'a été retrouvée...

Opération Brochet : c'est le nom de code donné au bombardement de la caserne *Cheikh Abdallah*.

Les Américains devaient assurer le brouillage électronique des éventuels missiles ennemis et la mise en place d'équipes de sauvetage de la Navy au cas où un pilote aurait dû s'éjecter de son appareil. Au dernier moment le ministre de la Défense Charles Hernu reçoit de son homologue américain le message suivant « *Retardez votre opération, nous reportons la nôtre* ». Sur ordre du Président de la République, la mission est pourtant maintenue. Prévenus (par qui ?) de l'imminence d'une attaque aérienne, les combattants pro-iraniens avaient évacué les lieux...

Malgré l'abandon officiel américain, le brouillage a bien fonctionné puisqu'un seul Super Etendard a été « accroché » par un radar de conduite de tir adverse, ce qui prouve que les avions français étaient attendus... ! Un piège qui a failli mal tourner.

IN MEMORIAM



Le monument de la Résidence des Pins à Beyrouth

- Une stèle commémorative apposée sur les lieux de l'attentat situés aujourd'hui dans un quartier résidentiel de Beyrouth.
- Un mur mémoriel construit dans l'enceinte de la Résidence des Pins, portant les noms des 58 parachutistes tués le 23 octobre 1983 ainsi que ceux de tous les Français morts dans l'exercice de leur fonction durant la guerre civile libanaise.
- A Pamiers, au sein du quartier Beaumont du 1^{er} RCP, un monument comportant la liste de tous les morts pour la France en opérations extérieures du régiment, ainsi qu'une stèle devant la 3^e compagnie.
- Devant le quartier Beaumont, une sculpture de Jacques Tissinier, « Tissage N° 9 » qui rend hommage aux parachutistes tués dans l'attentat du Drakkar.
- Une stèle au camp d'Idron à Pau, rappelant le lieu de départ du détachement pour le Liban et les noms des 58 victimes de l'attentat.
- A Paris, le tout nouveau monument dédié à tous les morts pour la France en opérations extérieures.



Inauguration de la stèle du camp d'Idron à Pau

Nombreuses sont les municipalités, les associations d'anciens combattants, le Souvenir Français qui honorent chaque année la mémoire des 58 parachutistes. C'est le cas, pour notre région, de la cérémonie organisée par la ville de Pont-de-Chéruy, la délégation régionale de l'UNP et l'UMAC le samedi 21 octobre prochain, et celle organisée par l'ONAC 69 à la Nécropole nationale de La Doua le mercredi 25 octobre.

Savez-vous qu'il existe une association dont l'objet est de perpétuer le souvenir des militaires des 1^{er} et 9^e RCP morts pour la France le 23 octobre 1983 ?

Présidée par la sœur du capitaine Jacky THOMAS, assistée de Robert GUILLEMETTE, un des rescapés de l'attentat, cette association (ARFVA/DRAKKAR) regroupe non seulement les rescapés et leurs proches, mais aussi toutes les familles des 58 victimes et tous les sympathisants à leur cause.

Contact :
Mme Janine THOMAS-VERRIERE
1, impasse du Pâtis. Kercohan
56230 BERRIC
Mail : arfva.drakkar@orange.fr
Tél. : 06 12 41 36 35

DERNIÈRE MINUTE

Le 23 octobre prochain, la Nation rendra hommage aux 58 victimes du Drakkar à travers une cérémonie militaire dans la cour des Invalides. Elle sera présidée par le ministre des Armées Sébastien Lecornu et en présence de la secrétaire d'Etat en charge des Anciens combattants et de la Mémoire.

JEAN-CLAUDE HERMANN (1933 – 2023)



Vrai Lyonnais, né dans le quartier d'Ainay, Jean-Claude Hermann fréquente le collège des Jésuites tout proche, du primaire au baccalauréat,

avant de traverser le Rhône (c'était son expression) pour entreprendre des études supérieures dans le droit, la finance, la comptabilité, et devenir quelques années plus tard un expert-comptable et un commissaire aux comptes reconnu sur la place de Lyon.

Sursitaire, il est appelé au centre d'instruction du 1^{er} bataillon de chasseurs portés (1^{er} BCP) à Reims en mars 1959. Candidat au statut d'officier de réserve (EOR), il est admis à l'Ecole Militaire d'Infanterie de Cherchell (Algérie) qu'il intègre le 16 juillet 1959 avec la promotion 906. Nommé aspirant six mois plus tard, il est affecté à la 2^e compagnie du 151^e régiment d'infanterie motorisé (151^e RIM) basé à Guelma, dans la région de Constantine, à 150 km de la frontière tunisienne.

Chef de section de combat, puis officier adjoint au chef de la S.A.S. de Millesimo dont il commande la harka, effectuant un travail exceptionnellement efficace auprès de la population, son action lui vaut d'être cité à l'ordre de la division et l'attribution de la croix de la Valeur militaire avec étoile d'argent.

Libéré de ses obligations militaires en juillet 1961, après 27 mois de service, il est volontaire pour servir dans la réserve. Affecté à la subdivision militaire du Rhône, il effectue alors plusieurs stages qui vont

lui permettre de « prendre du galon ». Promu chef de bataillon en 1975, il est affecté au 299^e régiment d'infanterie (299^e RI), le régiment de réserve du 99^e régiment d'infanterie de Sathonay-Camp, en janvier 1979. Officier supérieur adjoint du lieutenant-colonel Maurice Roux-Mayoud, chef de corps du 299^e RI, puis commandant en second de 1980 à fin 1981.

Promu lieutenant-colonel en octobre 1981, il est placé en position hors cadre en 1984 et admis à l'honorariat de son grade en 1994.

Dès lors, il s'implique dans le milieu associatif. Membre de l'amicale Royal Deux-Ponts/99^e et 299^e RI à partir de 1995, il en a été le trésorier pendant 23 ans ! En parallèle, il adhère à la Société des membres de la Légion d'honneur (SMLH) pour y occuper là aussi le poste de trésorier pendant de nombreuses années, sans oublier la FARAC de 2007 à 2013.

Il fait partie des membres de l'association de la Légion d'honneur (AMLH) décorés au péril de leur vie, membre de l'association de l'ordre national du Mérite (ANMONM), membre éminent du comité de la Croix-Rouge du Rhône, bridgeur de haut niveau, proche du milieu hippique de Bron-Parilly, Jean-Claude Hermann était un parfait convive avec lequel on avait plaisir à partager un bon repas lyonnais ! Discret, homme de nuances, il était l'archétype d'un homme de bien. Une grande perte pour nous tous.

Il était chevalier de la Légion d'honneur (1983), officier de l'ordre national du Mérite (2003), titulaire de la croix de la Valeur militaire à l'ordre de la division (1960)

André Mudler

LA VIE DES ASSOCIATIONS

ASSOCIATION DES PORTE-DRAPEAUX DU LYONNAIS

Les porte-drapeaux ont un nouveau président. Il s'agit de Georges Perez, qui succède à Secundino Marqués. Né en 1944 à Alger, il a vécu à Cherchell,

à proximité de l'Ecole militaire d'infanterie bien connue de nombreux chefs de section qui ont combattu en Algérie

En 1962, ses parents rejoignent la métropole et s'installent à Avignon, puis à Six-Fours les Plages



Georges Perez

pour y tenir une quincaillerie-droguerie. En 1964, Georges Perez effectue son service militaire au 159^e RIA de Briançon, puis rejoint le 22^e BCA à Nice. Libéré de ses obligations au bout de 16 mois, réserviste pendant quatre années, il décide de retrouver le « Régiment de la Neige » et s'engage au 159^e

RIA pour en faire son métier.

S'ouvre alors une carrière qui va durer 30 ans pendant lesquels il participe à deux OPEX, Liban et Bosnie, et fait partie de la garde au drapeau des régiments dans lesquels il a été successivement affecté.

Médaillé militaire, croix du combattant, il prend sa retraite en 1998 avec le grade de major.

Agé alors de 54 ans, il entreprend une carrière civile proche du métier des armes : gérant d'un important club de tir de la région lyonnaise pendant six années, puis salarié d'une société de sûreté aérienne à Satolas. Il prend sa deuxième retraite à l'âge de 66 ans.

Depuis, il œuvre dans diverses associations patriotiques, souvent en tant que porte-drapeau. Il est membre des « Gueules cassées » et des « Porte-drapeaux du Lyonnais » dont il était, jusqu'à peu, le vice-président.

La FARAC lui souhaite plein succès dans ce nouvel engagement et l'assure de son soutien.

André Mudler

ASSOCIATION DES COMBATTANTS DE L'UNION FRANÇAISE (ACUF)

La section de Lyon et celle de Villefranche-sur-Saône/Isère ont décidé de fusionner. Sous la présidence d'Alain Dupouyet, la nouvelle structure s'identifie désormais sous l'appellation ACUF Rhône-Isère. Démarche de bon sens que nous ne pouvons que soutenir et saluer.

UNION DÉPARTEMENTALE DES ANCIENS COMBATTANTS FRANÇAIS MUSULMANS ET LEURS ENFANTS

Le 25 septembre matin, le maire de Solaize Guy Barral a inauguré une plaque rendant hommage aux



La plaque sur le monument aux morts de Solaize

Harkis. Réalisée à l'initiative d'Albert Mas, président de l'association des anciens combattants de la ville, son dévoilement s'est effectué en présence de Fatma Kefif, présidente nationale déléguée des associations d'anciens combattants français musulmans et leurs enfants, de Rachida Abdellaoui, présidente départementale et d'André Mudler, président de la Farac.

UNION NATIONALE DES PARACHUTISTES, SECTION DE LYON ET DU RHÔNE

Le 30 septembre dernier s'est déroulé le traditionnel hommage à Saint-Michel qui avait choisi cette année de faire escale à Ecully... La météo étant plus que favorable, la cérémonie d'hommage s'est déroulée place Charles de Gaulle en présence du maire d'Ecully et d'un nombreux public surpris et admiratif devant le dynamisme des bérets rouges et verts.



Sur les marches de l'église d'Ecully

AGENDA 2023/2024

OCTOBRE

- Samedi 14** • Messe CATM et Comité d'entente AFN, 14h30 à Fourvière
• Cérémonie d'hommage aux Vétérans des essais nucléaires, 10h30 à Saint-Bonnet de Mure
- Dimanche 15** • Messe de garnison, 10h00 à Saint-Bonaventure
- Samedi 21** • 40^e anniversaire de l'attentat du Drakkar à Pont-de-Chéruy
• Cérémonie du Souvenir des Artilleurs, 11h00 quartier général Frère
- Mercredi 25** • 40^e anniversaire de l'attentat du Drakkar, 14h30 à la nécropole nationale de La Doua

NOVEMBRE

- Samedi 4** • Cérémonie interalliés, 15h00 à La Doua
- Jeudi 9** • Conseil d'administration Farac au cercle général Frère
- Samedi 11** • Commémoration de l'Armistice du 11 Novembre et hommage à tous les morts pour la France (à Lyon et à La Mulatière)
- Dimanche 19** • Sidi Brahim à Fourvière
• Volkstrauertag (Journée du Souvenir allemand) à 9h00 à La Doua, puis au cimetière allemand de Dagneux (AORL)
- Lundi 20** • Célébration du 60^e anniversaire de la création de l'ordre national du Mérite à l'Hôtel du département, préfecture du Rhône

DÉCEMBRE

- Dimanche 3** • Messe conjointe Saint-Cyrienne, AMLH/DPLV, Farac et UAABC/4^e et 13^e Chasseurs, 10h00, cathédrale Saint-Jean
- Mardi 5** • Cérémonie en hommage aux morts pour la France en AFN, 11h00 au Mémorial de Bron-Parilly et à 16h30 à Rillieux la Pape
- Jeudi 7** • Conseil d'administration Farac, 10h30 au cercle général Frère
- Jeudi 14** • Concert solidaire du gouverneur militaire de Lyon, 20h00 à la Bourse du Travail

JANVIER 2024

- Jeudi 11** • Conseil d'administration Farac, 10h30 au cercle général Frère
- Dimanche 28** • Commémoration de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau, place Bellecour